LIBERTÉ

ART & POLITIQUE | 12 $ | N° 300 | ÉTÉ 2013

FICTION
Corps de métier
PAR MATHIEU BERGERON

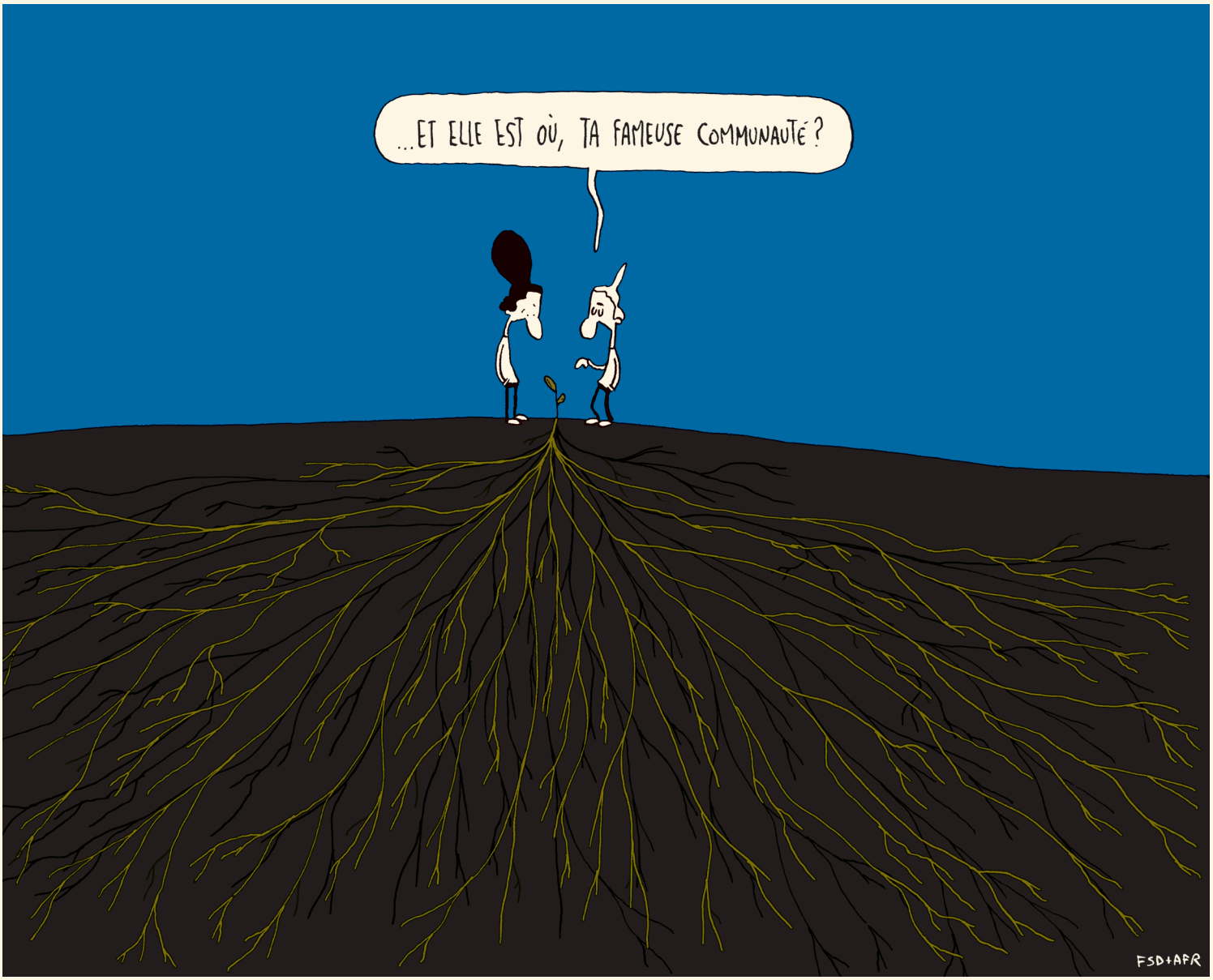
Nous ne sommes pas seuls
Réflexions sur le bien commun culturel

Catherine Dorion, Thomas Hellman, Pierre Nepveu, Mani Soleymanlou

ENTRETIEN **Alain Deneault sur la gouvernance**

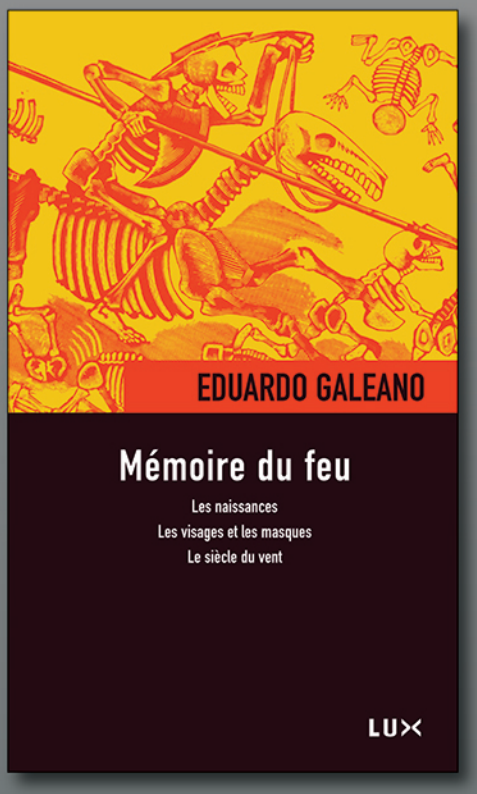
ESSAI LIBRE **Éric Pineault sur le mirage de l'économie extractive**

CRITIQUE **Nathalie Quintane | Marie-Claire Blais | *Mommy***



LUX

UNE HISTOIRE POPULAIRE DES AMÉRIQUES



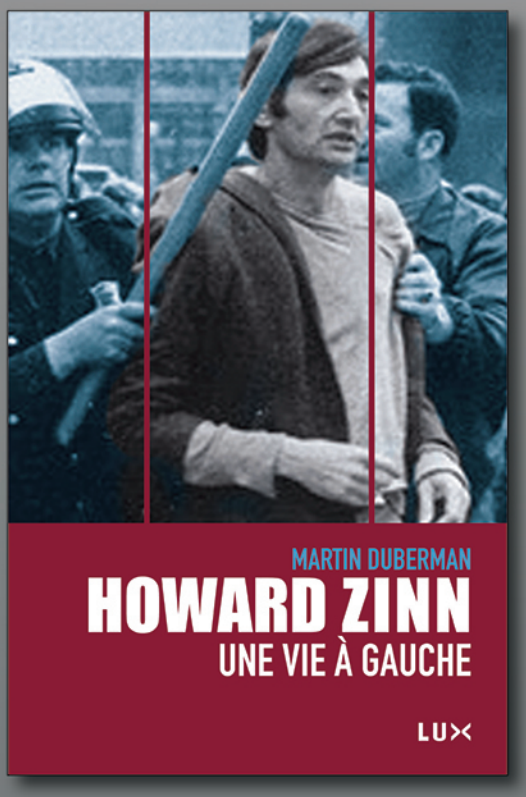
MÉMOIRE DU FEU

EDUARDO GALEANO

Traduit de l'espagnol (Uruguay) par Claude Couffon et Véra Binard

« L'histoire officielle n'est qu'un défilé militaire d'hommes illustres vêtus d'uniformes qui sortent de chez le teinturier. Je ne suis pas historien. Je suis un écrivain qui souhaite contribuer au sauvetage de la mémoire qui a été volée à l'Amérique entière, mais plus particulièrement à l'Amérique latine, cette terre méprisée que je porte en moi. »

— Eduardo Galeano



HOWARD ZINN, UNE VIE À GAUCHE

MARTIN DUBERMAN

Traduit de l'anglais par Thomas Déri

« L'histoire de l'humanité n'est pas uniquement une histoire de la cruauté, […] elle raconte aussi la compassion, le sacrifice, la bonté. Dans cette histoire complexe, c'est ce que nous choisissons de mettre en évidence qui déterminera nos vies. Ne voir que le pire réduit à néant notre capacité d'agir. »

— Howard Zinn

L'Amérique a une histoire. Voilà une vérité bonne à dire, notamment à l'encontre de ceux qui se bercent de l'illusion d'une fin de l'histoire dans l'American way of life. Cette vérité, la collection « Mémoire des Amériques », dirigée par **David Ledoyen**, entend la défendre de la meilleure manière qui soit : en publiant des ouvrages sur l'histoire sociale, culturelle et politique du continent qui mettent en lumière les espoirs qui la traversent et les combats qui l'ont tissée. Les livres de cette collection proposent le récit à contre-courant des transformations d'un continent bâti de bas en haut par les exclus de l'histoire officielle, les oubliés et les laissés-pour-compte.

info@luxediteur.com www.luxediteur.com

LIBERTÉ

ART & POLITIQUE

Comprendre dangereusement

N° 300 | ÉTÉ 2013

DOSSIER

Nous ne sommes pas seuls

8 PIERRE NEPVEU Une apologie du risque

10 ALEXIS MARTIN Miron à l'École nationale

13 ANNE-MARIE RÉGIMBALD Le musher et ses chiens

16 JONATHAN LIVERNOIS Un shack à soi

19 THOMAS HELLMAN De tornades et de patinoires

21 MANI SOLEYMANLOU Rajoutons des souches

23 MICHEL FREITAG Une théorie pour la nation

24 CLAYTON BAILEY À qui appartient Maurice Richard ?

26 SUZANNE BETH La violence et le lieu

27 CATHERINE DORION Des choses qui nous tiendront ensemble

CHRONIQUES

UN JEU SI SIMPLE / 5
Mym et moi
ALAIN FARAH

ZONE FRANCHE / 34
L'économie stupide
ALAIN DENEAULT

DOCTORAK, GO ! / 55
Fourrer la mort
MATHIEU ARSENAULT

CARNETS D'HELSINKI / 62
Hockey au *mökki*
JEAN-PHILIPPE PAYETTE

LE LECTEUR IMPUNI / 66
Kafka sous le pissat
ROBERT LÉVESQUE

ENTRETIEN AVEC / 57
ALAIN DENEAULT

FICTION / 64
MATHIEU BERGERON

REVUE DE PRESSE / 70
ALEXIS MARTIN

CAHIER CRITIQUE

FICTION / 36
JULIEN LEFORT-FAVREAU
sur Nathalie Quintane
LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER
sur Marie-Claire Blais
DANIEL LETENDRE
sur Clément de Gaulejac
MARIE PARENT
sur Annie Proulx

ESSAIS / 40
JONATHAN LIVERNOIS
sur Martin Jalbert
RYOA CHUNG
sur Martha C. Nussbaum
JACQUES PELLETIER
sur Yvon Rivard

POÉSIE / 44
MAXIME CATELLIER
sur Roland Giguère
ANNE-RENÉE CAILLÉ
sur Franz Schürch

THÉÂTRE / 47
JESSIE MILL
sur *Les chemins qui marchent*
ALAIN-MARTIN RICHARD
sur *La guerre des tuques*
PIERRE LEFEBVRE
sur *Mommy*

CINÉMA / 50
SERGE CARDINAL
sur *La mise à l'aveugle*
SUZANNE JACOB
sur *Tout ce que tu possèdes*
MARTINE DELVAUX
sur *Girls* et *Tiny Furniture*

ESSAI LIBRE

ÉRIC PINEAULT La panacée / 30

LIBERTÉ

ART & POLITIQUE | N° 300

DIRECTEUR / ÉDITEUR
Philippe Gendreau

RÉDACTEUR EN CHEF
Pierre Lefebvre

RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE
Anne-Marie Régimbald

DIRECTEURS DU CAHIER CRITIQUE
Julien Lefort-Favreau – littérature
Jessie Mill – théâtre
Serge Cardinal – cinéma

DIRECTEUR ARTISTIQUE & DESIGN
Éric de Larochellière

COMITÉ ÉDITORIAL
Serge Cardinal
Maxime Catellier
Philippe Gendreau
Éric de Larochellière
Pierre Lefebvre
Julien Lefort-Favreau
Jessie Mill
Alexie Morin
Anne-Marie Régimbald
David Turgeon

DOSSIER
Martine Delvaux
Philippe Gendreau
Olivier Kemeid
Pierre Lefebvre
Marie Parent
Jean Pichette
Robert Richard

ÉDITEURS – FICTION
Maxime Catellier
Alexie Morin

ÉDITEUR – DESSINS
David Turgeon

ILLUSTRATION EN COUVERTURE
Alexandre Fontaine Rousseau
François Samson-Dunlop

DESSINATEURS
Antoine Buisson / 31
Julien Castanié / 25
Cathon / 17
Francis Desharnais / 11-12
Alexandre Fontaine Rousseau
& François Samson-Dunlop / 29
Catherine Genest / 63
Clément de Gaulejac / 18, 37
Pascal Girard / 41
Guillaume Pelletier / 45

RÉVISION LINGUISTIQUE
Rosalie Lavoie
Alexie Morin
Fleur Neesham

CORRECTION D'ÉPREUVES
Rosalie Lavoie

COORDINATION ADMINISTRATIVE / SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
Ivan Carel

IMPRESSION
Imprimerie Gauvin
8, rue Leduc
Gatineau (Québec) J8X 3A1
819 777-5201

PAPIERS
Rolland Opaque et Enviro Édition

DISTRIBUTION AU CANADA
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau
Ville Saint-Laurent (Québec) H4N 1S2

CONSEIL D'ADMINISTRATION
Marie-France Bazzo
Nathalie Bondil
Philippe Gendreau
Yvon Lachance
David Lavoie
Pierre Lefebvre

PUBLICITÉ
Ivan Carel
514 598-8457
info@revueliberte.ca

ABONNEMENT
SODEP (*Liberté*)
C. P. 160 succursale place d'Armes
Montréal (Québec) H2Y 3E9
514 397-8670
abonnement@sodep.qc.ca
www.sodep.qc.ca

La revue *Liberté* reçoit des subventions du Conseil des arts et des lettres du Québec, du Conseil des arts du Canada et du Conseil des arts de Montréal.

DÉPÔT LÉGAL
Bibliothèque nationale du Québec

Liberté est répertoriée dans l'index de périodiques canadiens et dans REPÈRE. *Liberté* est disponible sur microfilms. S'adresser à : University Microfilms International, 300 N. Zeeb Road, Ann Arbor, Michigan 48106 USA.

Liberté est membre de la SODEP. (www.sodep.qc.ca)

ISSN : 0024-2020
ISBN : 978-2-923675-20-6

Imprimé au Canada

LIBERTÉ
4067, BOUL. SAINT-LAURENT, BUR. 303 B
MONTRÉAL (QUÉBEC) H2W 1Y7
514 598-8457 / info@revueliberte.ca

WWW.REVUELIBERTE.CA

ÉDITORIAL

LE TESTAMENT ET L'HÉRITAGE

PIERRE LEFEBVRE

Il y a quelques années, j'ai entendu un gars dire à la télé que si Diogène était vivant, il chercherait une communauté. L'intuition n'était peut-être pas bête. Si au temps de la Grèce antique le vieux Cynique cherchait désespérément un homme, soit quelqu'un sachant vivre et penser par lui-même, ce qui semble aujourd'hui introuvable, c'est bien une société plus vaste que la stupide somme de nos intérêts personnels; un lieu où nous ne serions pas livrés à nous-mêmes.

Ce Diogène-là, j'aime croire qu'il aurait fait une crise en entendant parler du sommet de l'éducation de février dernier. Si l'exercice nous a en effet appris quelque chose, c'est bien que Mme Marois et M. Duchesne ne peuvent imaginer d'autre fonction à l'université que celle de produire de la chair à marché du travail. À l'instar de l'inénarrable Guy Breton, ce cher recteur de l'Université de Montréal, ils sont convaincus qu'en matière d'éducation supérieure « les cerveaux doivent correspondre aux besoins de l'entreprise ». Le reste n'est qu'une question de modalités : il faut patenter l'arrimage de la manière la plus solide, la plus fluide, la plus efficace possible. Comme l'ont été les rencontres officielles au sujet du Plan Nord ou du gaz de schiste, le sommet de l'éducation a été, finalement, un sommet de l'entreprise. Se demander quelles sont les différences entre formation et transmission, entre travailleurs et citoyens, aurait été à l'ordre du jour s'il s'agissait réellement d'éducation. On aurait également osé réfléchir aux liens entre éducation postsecondaire et supérieure, puis, tant qu'à faire, entre primaire et secondaire. On aurait peut-être eu envie de se pencher sur ce qu'implique la notion même d'éducation publique.

Dès le primaire, l'école est le premier endroit où l'on s'arrache enfin au hasard qui nous a fait retontir dans une famille plutôt qu'une autre. Le premier endroit où l'on est exposé à un héritage qui n'est pas strictement familial, soit la lecture, l'écriture, l'arithmétique, et puis, à mesure qu'on avance, l'histoire, la chimie, la physique, la littérature, la philo, la médecine ou le droit. C'est pourquoi l'école représente ce qui est à tout le monde, sans pour autant appartenir à qui que ce soit.

Serait-il si odieux ou inconvenant que l'on tente d'aller au bout de cette logique et de proposer, tout au long du cursus, non seulement des matières, mais également des œuvres communes ? Évidemment, pour arriver à une telle liste, il faudrait s'astreindre à réfléchir sur la valeur des œuvres plutôt que sur leur utilité immédiate, puis s'entredéchirer un peu afin d'obtenir un corpus qu'on pourrait partager de Matane à Longueuil, de Trois-Rivières à Gatineau, de Lachenaie à Sept-Îles. Le projet serait bien sûr audacieux, car l'État devrait oser défendre quelque chose en matière de culture, et donc permettre aux cohortes d'élèves et d'étudiants de posséder autre chose comme références communes que des vidéos virales, des émissions trônant en haut des BBM, ou encore des ritournelles gnangnan et des slogans épais que nous prodiguent les agences de publicité. Cela m'apparaît d'autant plus essentiel que l'héritage que se doit de transmettre l'école, ce savoir et ces œuvres que l'humanité accumule au fil du temps, n'est précédé, comme le dit si bellement René Char, d'aucun testament. C'est pour cette raison qu'il ne brime pas l'individu mais lui permet de se déployer.

En instrumentalisant cet héritage commun, les Guy Breton de ce monde contraignent la pensée au lieu de la délier. Notre héritage, ils le font précéder d'une prescription. Et, comme toutes les autres prescriptions – le nationalisme, le communautarisme, le multiculturalisme ou encore les délires de l'autre siècle qu'ont été le communisme ou le fascisme –, celle-là n'est qu'un bête mode d'emploi censé nous assurer que tout n'est pas triste et risible, inquiétant et trompeur, délicat et complexe, émouvant et pénible, et sans cesse à recommencer.

En exigeant que nos cerveaux, si ce n'est nos existences entières, correspondent aux besoins de l'entreprise, ce qu'on nous laisse entendre, c'est que ça a du sens de se laisser emporter par le courant, peu importe la place qu'on occupe dans le peloton. C'est aussi nous astreindre à la seule sphère du privé, à ne plus rêver que d'une réussite personnelle, que nous n'avons même pas les moyens de définir, vu que pour l'atteindre, nous devons nous conformer à des exigences issues de milieux où nos voix ne portent pas. Laisser des conseils d'administration déterminer ce qui est bon pour nous me semble d'une grande tristesse. Comment sommes-nous tombés si bas ? La Révolution tranquille nous avait pourtant appris que définir notre cadre de vie, décider de vivre ensemble, c'est uniquement, essentiellement, une question politique.

En n'ayant plus que des rêves privés, nous serions-nous privés de rêver ? L

Le théâtre de la Pacotille présente

Dominion

Un western canadien

Du 10 au 28 septembre 2013 à l'Espace Libre
Billetterie : 514-521-4191

Texte et mise en scène Sébastien Dodge

Avec Félix Beaulieu-Duschesneau, Patrice Dubois,
Myriam Fournier, Mathieu Gosselin et Miro Lacasse

LE THÉÂTRE DE LA PACOTILLE

Espace Libre

UN JEU SI SIMPLE

MYM ET MOI

Face à la mort, nous sommes tous des idiots.

ALAIN FARAH

Dans les premières minutes de *La règle du jeu,* le plus grand film de Jean Renoir, Christine, marquise de La Chesnaye, se coiffe devant l'un des superbes miroirs qui ornent son hôtel particulier. Je ne me souviens plus si elle utilise une brosse ou un peigne, j'ai seulement en tête son mouvement de marquise se coiffant la chevelure devant un miroir d'hôtel particulier. Tout va pour le mieux, ses cheveux sont lisses au possible puis, tout à coup, l'ambiance change dans la pièce : sur les ondes de Radio-Cité, André Jurieu, son amant, a de durs mots pour elle. On comprend le désarroi de l'aviateur : il est le premier courageux à traverser l'Atlantique depuis Lindbergh et la marquise n'est même pas là pour l'accueillir au Bourget, écoutant plutôt le reportage en direct avec sa domestique Lisette. La marquise, évidemment ébranlée par la déclaration de Jurieu, questionne Lisette sur les choses du cœur, qui lui sont, on le devine, un peu obscures. Christine veut savoir si sa domestique est bien traitée par son mari, ses amants. Sont-ils doux ? Attentionnés ? Puis, au moment de clore la conversation, elle demande à Lisette ce qu'elle pense de l'amitié entre les hommes et les femmes. La réponse de la domestique a le mérite d'être claire : « L'amitié avec un homme ? Ah ! Autant parler de la lune en plein midi ! »

—

Ma lune à moi s'appelle Myriam. Je l'ai rencontrée en 1996 et, depuis, nous ne nous sommes jamais vraiment quittés. Je suis plus naïf que Lisette : règle générale, je crois aussi que les amitiés entre hommes et femmes, partant du principe que les deux sont hétérosexuels, sont rarement exemptes d'ambiguïtés. Je dis « règle générale » pour invoquer l'exception qui, pour moi, porte un nom : Myriam. Elle est ma lune en plein midi.

—

Le 9 janvier dernier, je conduis ma voiture un peu imprudemment en me faisant le film mental du cours de cinéma que je m'apprête à donner dans quelques jours. Se dessine ainsi dans ma tête une trajectoire à travers l'histoire de cette forme : Lumière, Méliès, Epstein, Buñuel, puis, comme on le fait, malgré le Code de la route, je réponds au téléphone. Je prends évidemment soin d'installer mon appareil à l'intérieur de la paume de ma main et j'appuie cette dernière près de mon oreille de manière à faire semblant que je m'accoude sur le bord de ma portière. Je réfléchis à mon futur cours de cinéma. La manœuvre vise à leurrer les policiers qui, passant près de moi, auraient envie de me donner une contravention. Je roule assez vite sur René-Lévesque, pas loin de Radio-Canada. Je suis au téléphone en faisant semblant de ne pas y être quand j'apprends la mauvaise nouvelle à propos de Myriam.

—

Chaque fois que le ciel me tombe sur la tête, je pense à Clément Rosset, le grand philosophe de l'idiotie, et à la manière dont il envisage les modes d'appréhension du réel :

> Il y a deux grandes possibilités de contact avec le réel : le contact rugueux, qui bute sur les choses et n'en tire rien d'autre que le sentiment de leur présence silencieuse, et le contact lisse, poli, en miroir, qui remplace la présence des choses par leur apparition en images. Le contact rugueux est un contact sans double ; le contact lisse n'existe qu'avec l'appoint du double.

Pas besoin d'être philosophe pour réaliser que, bien souvent, nos gestes visent à polir la part de réel dans nos expériences de manière à rendre leurs aspérités lisses comme la glace à travers laquelle on s'oblige à les percevoir, simplement pour se rassurer. La lecture de Rosset m'amène à m'autoriser, à revendiquer, même, un rapport rugueux au réel et à prendre le parti de l'idiotie, entendue comme singularité, selon la fameuse définition de Rosset :

> *Idiotès,* idiot, signifie simple, particulier, unique : puis par une extension sémantique dont la signification philosophique est d'une grande portée, personne dénuée d'intelligence, être dépourvu de raison. Toute chose, toute personne sont ainsi idiotes dès lors qu'elles n'existent qu'en elles-mêmes, c'est-à-dire sont incapables d'apparaître autrement que là où elles sont et telles qu'elles sont : incapables, donc, et en premier lieu, de se refléter, d'apparaître dans le double du miroir.

—

Bien avant 1996, j'avais, par la bouche d'amis interposés, entendu parler de Myriam. On me l'avait décrite comme une juive marocaine avec de gros seins, ce qui, à tous coups, donne envie de connaître quelqu'un, surtout quand on rêve depuis toujours d'être juif. Quand nous avons enfin été présentés, quelque chose d'inattendu s'est passé : j'ai trouvé une deuxième sœur. Il faut dire que Myriam avait le bon nom pour ça. Je l'ai surnommée Mym, parce que lorsque j'aime les gens, je leur donne des surnoms.

—

C'est au déconnage et au nombre d'idioties réalisées que je mesure mes véritables amitiés. Dès les premières fois où j'ai vu Mym, l'entente a été aussi claire que la phrase de Lisette : nous allions faire les idiots. Ainsi, elle m'a fait conduire la vieille Tercel de sa mère sur l'autoroute, alors que je n'avais jamais touché un volant; j'ai joué le rôle de conseiller matrimonial quand elle s'est amourachée du gérant du café où elle travaillait; elle m'a laissé apprendre l'expression « ferme tes dents » à sa petite sœur de cinq ans; nous avons fait des voyages ou des concours stupides, par exemple nager sur place dans la section la plus profonde de la piscine jusqu'à ce qu'un de nous deux fasse une chute de pression. Il y a quelque chose de puéril mais de nécessaire à me remémorer ces moments-là, pour faire revenir toutes ces choses qu'on oublie, avant d'énoncer les faits les plus importants, ceux qui font qu'on peut se dire, même si on n'est pas trop vieux, qu'une relation change la vie. Et il y a biographiquement pour moi cette évidence : rencontrer Myriam a changé ma vie. Je me suis marié avec sa meilleure amie et, le jour où j'ai eu mon garçon, elle a évidemment été sa marraine. Nous nous sommes par ailleurs amusés à cacher au pauvre curé dominicain la judéité de Mym, ce qui, je l'admets, d'un point de vue du respect des institutions, est assez discutable.

—

Myriam incarne pour moi cette force qui fait en sorte qu'on embrasse notre fugace expérience de vivant avec intensité. Quand elle m'a appris, le 9 janvier dernier, qu'elle était victime d'un cancer du sein particulièrement agressif, quelque chose en moi a arrêté de fonctionner. Puis, l'injustice m'est apparue par à-coups : elle a trente-trois ans; son amoureux a lui-même vaincu le cancer; son fils vient tout juste de célébrer son deuxième anniversaire; elle est enceinte de vingt semaines. C'est le dernier morceau qui, deux mois après le diagnostic, ne passe pas. Apprendre *ça* à vingt semaines de grossesse.

—

Chaque fois que la mort et ses affres passent près de moi, je me rappelle une analogie du même Rosset, le philosophe parlant non plus de rugosité mais de condamnation et de grâce. Il rappelle la seule règle qu'impose Barbe bleue à ses épouses : n'ouvrez pas la porte au sous-sol du château. Le 9 janvier, quand Mym m'a appris pour son cancer, je me suis souvenu que nous sommes, au quotidien, ces automates qui jouissent d'existences plutôt agréables, à l'instar des épouses heureuses de vivre dans un si grand château. Ce que certains événements nous obligent pourtant à faire, c'est de tricher, de transgresser la seule règle du jeu qui structure au quotidien notre allégresse. Car une pièce du bel endroit que nous habitons est jonchée de cadavres. Tant que la porte reste fermée, tout va pour le mieux. Mais une fois qu'elle s'ouvre, tout ce qu'on souhaite, c'est d'oublier au plus vite ce qui vient de se passer.

C'est au déconnage et au nombre d'idioties réalisées que je mesure mes véritables amitiés. Dès les premières fois où j'ai vu Mym, l'entente a été claire : nous allions faire les idiots.

—

Nous n'en sommes pas là, Mym et moi. Demain, elle reçoit son deuxième traitement de chimiothérapie. La petite qui est dans son ventre, baptisée pour une raison obscure Bébé Rouge par son garçon, tient le coup, malgré les cocktails de poisons et les angoisses que je n'ai pas la prétention de saisir. Je fais pression pour que l'enfant, qui doit encore tenir le coup pendant dix semaines, s'appelle Victoire. Autrement, les cheveux de Myriam sont tombés il y a environ dix jours. Quand on lui a rasé la tête pour lui installer sa perruque, elle m'a envoyé une photo sur mon téléphone. J'étais au volant, je roulais rapidement vers Radio-Canada. Ça m'a fait tellement mal de la voir le crâne rasé que tout ce que j'ai trouvé à faire, c'est une blague sur la virilité de son look et son devenir homo. Elle a éclaté en sanglots. J'ai arrêté mon véhicule sur l'accotement, je me suis excusé. Elle m'a dit : « Je te pardonne. » J'ai répondu à mon tour que je ne m'excusais plus, qu'elle n'avait pas à me pardonner, que c'était des conneries de catholiques, qu'elle était juive de toute façon. Nous avons raccroché. Je ne sais pas comment, mais j'ai réussi à faire ma chronique, dix minutes plus tard, à la radio. En sortant de la grande tour, j'ai repris la route, j'ai appelé Myriam et me suis dirigé directement chez elle. Elle m'a tondu les cheveux à zéro. Son fils, en rentrant de la garderie, a trouvé mon crâne rugueux. Mym et moi nous sommes promis de lui raconter cette anecdote, le jour de sa graduation. L

Alain Farah est écrivain et professeur de littérature française à l'Université McGill. Son essai, *Le gala des incomparables*, est paru en avril chez Classiques Garnier.

NOUS NE SOMMES PAS SEULS

PIERRE LEFEBVRE
ANNE-MARIE RÉGIMBALD

L'AUTOMNE dernier, nous nous penchions sur un certain travail de sape auquel s'affairent consciencieusement les conservateurs en poste à Ottawa, de même qu'un tas de gens à gauche comme à droite, au provincial, au municipal ou encore du côté du privé. Le pouvoir conservateur en étant à la fois la figure la plus visible et la plus active, nous avancions qu'il pouvait fort bien être considéré comme le fer de lance de cette tendance, si ce n'est même son avant-garde. Ce travail-là, pour le résumer grossièrement, se fonde sur un seul axiome, une affirmation de Margaret Thatcher que nous citions alors, à savoir qu'il n'y a pas de société, mais seulement des individus. Ce que cette phrase implique est dévastateur : il n'y aurait strictement rien entre chacun de nous, rien à partager, à sauvegarder, à élaborer en commun. Que de la pure absence, rien que du vide nécessairement neutre, juste et naturel auquel chacun de nous ne peut que se conformer, à la manière dont nous nous conformons tous à la loi de la gravité. Et puis, dans la foulée, l'on a aussi fini par convenir que cet espace n'était pas tant une agora qu'une arène, un lieu de stricte compétition.

Or, aujourd'hui, comment occuper autrement cet espace et le partager entre nous ? Comment allier le nécessaire souci de l'individu avec le souci tout aussi essentiel du groupe ? Pour dire les choses plus crûment, comment ne pas penser qu'à soi, tout au plus à ses proches, ceux qui ne sont que comme nous ? Comment, aujourd'hui au Québec, comme c'est ici que le hasard, le désir ou la nécessité nous ont amenés à vivre, contrer la tendance à ne pas meubler le vide et proposer, articuler, déployer une société ? D'autant plus que de ne pas s'y risquer s'avère beaucoup plus simple : tout ce qu'il y a à faire, c'est de ne rien faire et de suivre l'air du temps.

S'interroger ici sur ce qui nous rassemble encore nous a semblé une question riche à explorer. Serait-ce une langue commune ? Un français menacé et qui se dégrade, comme on aime à s'en plaindre ? Un flou identitaire oscillant entre la résistance molle et l'affirmation maladroite ? Une certaine incapacité à discuter avec les immigrants ? Et le printemps étudiant, ne nous a-t-il réunis, et divisés, que le temps d'une saison ? Comment en intégrer, en tant que groupe, les conséquences politiques ?

Et si c'était du côté du silence et de l'ambiguïté qu'il fallait d'abord fouiller ? Si c'était avant tout l'art, nos œuvres, et notre mémoire débarrassée de ses scories idéologiques qui pouvaient nous permettre d'aborder nos fonds communs, puis de nous reconnaître les uns les autres ? L

UNE APOLOGIE DU RISQUE

L'avenir du français au Québec, entre les craintes des statisticiens et la puissance de la littérature.

PIERRE NEPVEU

QUAND JE LIS ou entends tout ce qui grouille et grenouille dans l'espace public sur la langue au Québec, surtout depuis vingt ans, quand je constate ce qu'en disent les politiciens, ce qu'en rapportent les médias, ce qui ressort d'innombrables enquêtes, examens, auscultations et autres scans dont elle est sans cesse l'objet, je suis toujours frappé de constater combien les points de vue, sauf exception, prennent peu en compte – quand ils le font – l'état actuel de la culture au Québec et les profondes mutations littéraires, artistiques, philosophiques et autres qu'elle a connues, disons, depuis le tournant de 1980. Dans sa conclusion à *Langagement,* un ouvrage paru en 2000 qui analysait les rapports à la langue chez les écrivains québécois depuis l'époque de la Révolution tranquille et de la revue *Parti pris,* Lise Gauvin pouvait écrire que ces représentations et ces pratiques de la langue n'ont « plus rien des crispations ataviques. Là comme ailleurs, la langue est devenue synonyme de liberté. » Ce constat, posé au terme d'un parcours qui passait par l'écriture des femmes, la langue de Michel Tremblay et de Réjean Ducharme, celle des écrivains migrants et celle des romanciers des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, j'incline à croire qu'il apparaîtrait à Lise Gauvin tout aussi approprié aujourd'hui.

Comment concilier un tel diagnostic avec le discours omniprésent de la dégradation du français et de l'anglicisation rampante qui occupe presque tout l'espace public ? Mais on ne parle pas de la même chose, objectera-t-on : la langue des écrivains ne saurait être confondue avec celle de la rue, du commerce, du travail. Sans doute, et on fera d'ailleurs remarquer que les écrivains eux-mêmes savent très bien faire cette distinction : tout en profitant de leur liberté d'écrire et d'imaginer, ils ont souvent été aux premières lignes de la défense du français, sensibles au fait que la langue littéraire ne saurait s'exercer pleinement dans un contexte où la langue d'usage serait privée de sa légitimité et de sa vitalité.

Mais comment ne pas voir en même temps l'absurdité qu'il y a à pousser à l'extrême cet écart radical entre les pratiques littéraires et artistiques, d'une part, et l'état de la langue d'usage d'autre part ? N'est-ce pas précisément l'idée d'une langue globale, exprimant la totalité d'une culture, qui a fondé la pensée linguistique moderne au Québec depuis les années cinquante ? La langue forte que commençaient à réclamer les Canadiens français dépressifs de cette époque, c'était une langue vivante qui incarnait une vision du monde, une mémoire commune, en même temps qu'elle devait se réaliser concrètement dans la réalité. La langue publique et la langue des écrivains, tout cela participait d'une même aventure, de la même revalorisation d'une langue trop longtemps diminuée. Certes, on pouvait tirer de cette revendication d'une langue organique et propre des conclusions excessives : nous fallait-il une *langue québécoise* bien à « nous autres », affirmer que si nous étions uniques, si notre culture était singulière, il nous fallait aussi une langue singulière ? On sait que cette proposition, un moment envisagée, a été largement rejetée au moment de la querelle du joual dans les années soixante-dix.

Ce que les créateurs ont plutôt retenu du postulat d'une langue globale et organique, c'est l'idée d'une liberté dans la langue (ce qui n'exclut aucunement l'angoisse ou l'inquiétude) : toute la palette linguistique s'est ouverte, tous les registres sont devenus possibles, de Gilles Vigneault à Robert Charlebois, de Marcel Dubé à Michel Tremblay, d'Anne Hébert à Nicole Brossard, parallèlement à une prise de parole devenue collective, loin des affectations et des inhibitions. Lise Gauvin a rappelé l'importance, chez un Gaston Miron, de la notion d'« étendue de la langue »; cette ouverture langagière a été inséparable d'un effondrement de la perspective strictement normative qui avait longtemps régné au Québec (le « bon » parler français, les « ne dites pas / dites plutôt », les batailles trop souvent perdues contre les anglicismes).

Je me demande si, de ce point de vue, la pratique apparemment marginale et tout à fait singulière de Claude Gauvreau, et cela dès la fin des années quarante, n'a pas été

écosociété
20 ans
à contre-courant

Trois livres reviennent, chacun à leur façon, sur la grève étudiante

Deux militants de la CLASSE nous replongent au coeur du mouvement étudiant en en racontant la genèse, les stratégies de mobilisation et les discours.

Une anthologie du Printemps québécois avec une chronologie exhaustive des événements, et les textes, affiches, photos, mèmes, dessins de plus de 200 protagonistes de la grève étudiante.

Une analyse de la répression policière depuis l'émergence du mouvement altermondialiste avec deux études de cas : le G20 et le Printemps québécois. Une dénonciation du profilage politique.

Trois autres ouvrages pour préparer notre résilience collective

www.ecosociete.org

caisse de la culture

LA CAISSE DE LA CULTURE C'EST :

- LA SEULE INSTITUTION FINANCIÈRE COOPÉRATIVE AU MONDE AU SERVICE DES ARTS ET DE LA CULTURE
- DES GENS DE CŒUR ET DE VISION
- UNE ÉQUIPE CHEVRONNÉE ET DES SERVICES SUR MESURE
- UN OUTIL INCONTOURNABLE POUR PLUS DE 6000 MEMBRES, CRÉATEURS, AUTEURS, ARTISTES, ARTISANS ET LES ENTREPRISES DU MILIEU CULTUREL
- LA SOLUTION POUR LES TRAVAILLEURS AUTONOMES.

DEPUIS 1994, LA CAISSE DE LA CULTURE :

- SOUTIENT LA CRÉATIVITÉ QUÉBÉCOISE ET LES INITIATIVES POUR LA DIFFUSION ET LA PROMOTION DES ARTS, ICI ET À L'ÉTRANGER.
- VALORISE LA LANGUE FRANÇAISE ET SON BON USAGE DANS LE MILIEU DU TRAVAIL.

514 CULTURE - 1 800 305 ART

caissedelaculture.com

Rejoignez-nous sur Facebook

Desjardins